

cheur pareille à celle du marbre<sup>1</sup>. » Mais son père ne l'aimait point, si bien que finalement le jeune homme se décida à partir, dans l'espoir de trouver en quelque pays étranger un sort plus heureux. Vainement son frère essaie de le retenir, vainement il supplie son père de marquer à Belthandros plus d'affection. Le chevalier se met en route, accompagné de trois écuyers seulement, et lorsque, enfin, l'empereur se décide à le rappeler, il est trop tard. Aux prières, aux menaces, le jeune homme oppose un refus absolu de rentrer dans son pays natal.

Un point déjà est à noter ici : c'est l'étonnement, l'inquiétude, le scandale que produit dans son entourage la résolution de Belthandros. Non point que l'on soit surpris de le voir chercher fortune en pays étranger; ce qui choque, ce qui effraie, c'est qu'il aille chez les païens. C'est là-dessus que Philarmos insiste dans les représentations qu'il fait à son père; c'est là-dessus que portent les reproches que les envoyés de l'empereur adressent à Belthandros. On ne peut comprendre ni admettre que ce fils de roi, né libre et fait pour commander, aille se faire le vassal, l'esclave de quelque prince païen, qu'en échange des richesses et des honneurs qui récompenseront ses services, il s'expose à porter les armes contre son souverain et son pays. Ce sont là des traits caractéristiques, qui portent une date avec eux. On y trouve, avec la haine de l'infidèle, comme un souvenir des membres de la famille des Comnènes qui, à

1. J'emprunte, pour ce passage ainsi que pour plusieurs autres morceaux des deux poèmes, la traduction qu'en a donnée Gidel dans ses *Études sur la littérature grecque moderne*. Pour la plupart des citations pourtant, j'ai traduit à nouveau le texte grec.